

À la recherche des multirationalités contemporaines

Lucien Sfez

Diversité des cultures, affrontements des traditions, conflits des opinions et des politiques, déchirement des territoires: où chercher aujourd'hui l'apaisement et le partage, le libre choix? La raison, qu'on sollicite généralement dans ces types de conflit, ne semble pas un recours très efficace, du moins dans la forme que la culture occidentale lui a prêtée. Se pourrait-il qu'il y ait d'autres façons d'être rationnel? D'autres formes de rationalité? Un parcours dans ses diverses manifestations et aspects particuliers pourrait peut-être nous éclairer sur ce point. C'est ce parcours que je me propose d'entreprendre ici aujourd'hui. En effet, à partir de la mise en forme de la décision rationnelle de l'homme libre, proposée par Des-

cartes, soit le schéma d'une rationalité toute puissante ou monorationalité, toutes sortes de transformations de ce schéma apparaissent, jusqu'aux multirationalités qui seraient appelées aujourd'hui, sinon à maîtriser, du moins à fournir une explication au chaos actuel.

1. LA MONORATIONALITÉ CARTÉSIENNE

Nous l'avons définie dès 1973 dans *Critique de la décision*¹ à partir de quatre éléments constitutifs: Linéarité, Progrès, Efficacité/Profit, Normalité.

La linéarité

La décision cartésienne était d'abord définie par sa linéarité: Soit *C* la conception d'un projet ou désir et *E* la satisfaction de ce désir ou exécution, il s'établit entre ces deux points une chaîne continue d'activités destinée à freiner la satisfaction de ce désir et à le rendre acceptable par la raison. Ce seront la délibération *d* et la décision *D*, termes médiats entre les extrêmes.

Voici l'arbre dans sa linéarité:

---oC-----od-----oD-----oE

Toute déviation, soit l'absence de *E* (velléité), soit le passage direct de *C* à *E* (bestialité), soit encore l'arrêt après *d* (intellectualisme aberrant), tout autre circuit est à rejeter, est anormal par rapport à ce qui est volontaire. Ce sont des maladies de la volonté.

1. Presses de Science Po, 1^{ère} édition 1973, 4^{ème} éd., 1993.

La définition de la ligne suppose une continuité de mouvement, un ordre de succession et d'engendrement des mouvements que l'entendement peut percevoir, non pas les sens: car l'ordre est affaire de raison. C'est la raison qui impose une structure d'ordre à la discontinuité des points, elle lie, mesure, range, et peut par là même déployer une chaîne continue entre des moments discontinus. Cette clarté ordinale se confond avec la "causalité".

Tel est le schéma cartésien, utilisable en certains cas (on peut imaginer des situations linéaires simples), mais il ne correspond qu'à une infime fraction des situations possibles.

A cela s'oppose le système: dans le système, ce sont les relations qui l'emportent et non le nombre des éléments. Dans une famille de quatre enfants, ce qui importe ce sont les rapports des parents et des enfants et les rapports des enfants entre eux; si l'on supprime deux enfants, les rapports de famille demeurent entre les enfants restants et leurs parents et entre les enfants eux-mêmes. On dira que la famille est un système.

Les définitions du système sont variables, on peut toutefois en dégager les caractéristiques communes.²

Von Bertalanffy, dans son premier exposé synthétique de la théorie systémique, en 1950, propose la défini-

2. "An Outline of General System Theory", *British Journal for the Philosophy of Sciences*, Août 1950, tome 2, p. 134-65.

tion suivante: "A system can be defined as complex of interacting elements P1, P2... Pn."

Hall et Fagen, deux systémistes qui ont préparé pour la compagnie *Bell Telephone* un cours intitulé "Systems engineering" définissent ainsi le système: "A system is a set of objects together with relationships between the objects and between the attributs."³

Tous les auteurs s'accordent sur les traits suivants: pluralité des éléments, relations qui existent entre les éléments, caractère unifié de l'ensemble. Le système est dynamique si sous l'un ou l'autre de ces aspects, il subit des changements; sinon, il est statique. Le système est ouvert s'il est en interaction avec ce qui l'environne; sinon il est fermé. C'est la notion de système dynamique et ouvert qui est la plus féconde dans la méthodologie qu'on appelle "approche systémique".

Le progrès

Le progrès, c'est l'application de la linéarité à l'histoire. Le siècle des Lumières et le 19^{ème} siècle ont introduit l'histoire. La raison n'est plus seulement l'exercice d'une volonté photographiant *hic et nunc* le réel. La raison s'inscrit désormais dans une dynamique, un développement. Voilà qui est très rarement contesté. Au nom du progrès, depuis 1789, on fait des guerres dites de libération, on exploite l'homme, on exploite la nature. La

3. "Definition of System" in *General Systems Yearbook of the System for Advancement of General System Theory*, vol. 1, p. 18-26.

liaison devient comme préétablie entre progrès et raison, raison et nature, raison et science: tout un bloc qui constituera un capital difficilement attaquable. Si la technique et la science progressent, c'est que la nature de l'homme est raison et la nature de la raison est progrès.

Le système le plus rationnel qui soit, en philosophie, celui de Hegel, est tout du long l'histoire d'un progrès infini de la conscience et du concept culminant dans la notion de savoir absolu. Le progrès historique et logique se réalisant en droit et en fait, c'est la rationalité elle-même.

La principale critique sociale et scientifique du progrès vient aujourd'hui de l'écologie. Principale, disons-nous et même à prétention totalitaire, puisqu'elle a pour exigence de relier ensemble plusieurs autres critiques portant sur des domaines différents en leur offrant un dépassement novateur. Attention cependant de ne pas basculer ici dans un renversement qui serait linéaire; la régression ou à tout le moins l'arrêt de tout progrès. Le film *La planète des singes*, objet de prédilection des fans de science fiction, le montre aisément. Ce ne sont plus les singes qui sont enfermés dans des cages, ce sont les humains. Car ce ne sont plus les hommes qui gouvernent, mais les singes. Le film accumule ce genre de perspectives: conservation des races, des temps; mais aussi conservation de l'idée de progrès et d'origine: les singes descendent des hommes, les singes recommencent l'histoire, l'histoire est immuable, *one best way*. Or une inversion n'est pas un changement, mais la même chose. Sur un plan structural, l'inverse c'est le même.

L'efficacité-profit

Le couple efficacité-profit est l'avatar des sociétés industrielles qui ne s'occupent plus que du profit matériel et pour lesquelles la rationalité se mesure en termes de coûts et d'efficacité. Un comportement rationnel est celui qui réalise des fins avec un minimum d'effort et un maximum de satisfaction. Les termes de l'équation sont travail-temps-quantité de production. Une organisation est rationnelle quand elle est rentable. Un effort est rationnel quand il est payé de retour. Ce n'est que récemment que cet aspect de la rationalité a été mis à jour. Qu'il soit lié lui aussi à une société de consommation, que sa valeur scientifique repose sur un principe aussi matériel, choque sûrement les bien pensants. Seulement c'est un fait que la raison économique est construite sur cette inexplicable collusion entre la raison éternelle et essentielle et une variable sociale: le profit escompté.

Critiquer la monorationalité cartésienne, ce sera donc critiquer le couple efficacité-profit. Le profit comme but de l'efficacité, bien sûr, mais aussi l'efficacité en elle-même. Efficacité de qui et au service de quoi? Loin de l'efficacité en soi, une véritable rupture devrait passer par une discussion sur les fins. L'efficacité, pourquoi faire?

La normalité

Un cercle s'établit entre la norme, le rationnel, l'efficace. Est normal ce qui est efficace dans un monde donné et qui répond à des critères normalisés. Comme avec

la définition du comportement rationnel, on a affaire à une tautologie.

La difficulté de la notion de normal réside en ce qu'elle joue d'une ambiguïté sémantique, qu'elle appartient à deux domaines qui se jouxtent: d'une part, norme renvoie à "équerre" (*norma*) et donne naissance à deux séries, l'une positive (normalité, normativité, normal) l'autre négative (anormal, anormalité). D'autre part, norme renvoie à la loi (*nomos*) qui donne une série entièrement négative et substantive: anomalie, anomalie, sans adjectif.

Au confluent de deux significations qu'elle condense, la normalité joue sur deux tableaux. Est normale une action obéissant à la loi, est normale une action droite, à l'équerre, se situant dans la moyenne des actions du même type. On peut alors poser immédiatement la question suivante: Quelle loi? Cette loi à laquelle obéit l'action normale n'est-elle pas elle-même la généralisation d'une attitude moyenne, c'est à dire conventionnelle? La normalité, dégagée d'expériences répétées, serait-elle la loi dont elle serait aussi la conséquence?

On s'aperçoit alors très vite de ce cercle vicieux et de ses effets néfastes en médecine, psychiatrie ou psychanalyse.

En effet, on ne peut définir le normal avec un critère acceptable. Maladie/santé ne s'opposent pas selon la coupure normal/pathologique. Le pathologique n'est pas anormal: s'il existe des normes physiologiques au sens

où un organisme obéit à certaines lois et contraintes, les écarts autour de cette norme ne sont pas “normaux”. “Il est nécessaire qu’une variété physiologique existe, elle est nécessaire à l’adaptation”.⁴

Même direction d’analyse chez Michel Foucault: La coupure entre raison et folie, comportement adapté ou non, est la conséquence d’un système politique qui dégage une attitude correcte/incorrecte et redresse les désordres.

Devant un “malade” qu’il s’agit de rendre à la vie sociale, ce n’est pas l’anormalité qu’il faut soigner, c’est la coupure elle-même, autrement dit le concept de normalité tel qu’il est ressenti par le patient avec une conscience coupable. Guérir, c’est non apaiser, mais détruire le mur derrière lequel le malade se réfugie en disant “je suis anormal”, c’est montrer au patient que le normal est inquiétude, angoisse, variabilité, non normalisation.⁵

À la question: “Votre patient est-il guéri?” Serge Leclaire répond: “Si on appelle aller mieux être plus vulnérable, plus angoissé, donc plus proche du réel, alors oui, il fut un peu guéri.”⁶

Foucault, Canguilhem, les psychanalystes nous montrent ici la voie: Il faut critiquer la coupure même nor-

4. G. Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, Puf, 1966, p. 201 et sq.

5. Voir Foucault, *Histoire de la folie à l’âge classique*, Gallimard, 1961, et *Naissance de la clinique*, Puf, 1963.

6. Voir Serge Leclaire, *Démasquer le réel*, Le Seuil, 1971.

mal/anormal pour échapper à ce dernier élément fondateur de la monorationalité cartésienne.

Un exemple actuel: le terrorisme est-il anormal? Si l'on répond par l'affirmative, on le condamne sans l'analyser. Et le défaut d'analyse empêche sûrement son éradication.

Une application pratique:

Les rationalités juxtaposées

Il s'agit ici d'une stricte application de la monorationalité cartésienne, mais comme il s'agit d'une mise en pratique, on voit apparaître un trouble. Nous devons ces rationalités juxtaposées à la théorie américaine des organisations, de Simon à Cyert et à March.

Il n'est pas souhaitable ici de grever cet exposé par de longs développements en ce domaine. On renverra sur ce point aussi bien à notre "Critique de la décision"⁷ qu'à l'ouvrage de March et Simon, "Les organisations".⁸

Qu'il nous suffise ici d'évoquer ces rationalités de sous-ensembles chères à la théorie systémique: différentes les unes des autres dans une même unité, elles rendaient compte de quelques oscillations ou incertitudes des politiques d'entreprises privées ou publiques. Il est bien vrai que la rationalité de la Direction du *marketing* est différente et à la limite contradictoire avec celle d'un autre service, la Direction du personnel, par exemple. Et

7. *Op. cit.*

8. March et Simon, *Les organisations*, Dunod, 1969.

pourtant elles relèvent toutes deux d'une même entreprise et devraient être au service d'une même politique. Elles y parviennent souvent d'ailleurs, au moins approximativement. L'analyse dynamique des organisations d'un Simon, d'un Cyert ou d'un March permet alors de rendre compte de quelques contradictions et d'assurer quelques colmatages. Et les progrès dans la connaissance accomplis par ces auteurs les ont sans doute empêchés de comprendre la notion même de multirationalité. Ainsi que les disciples de Crozier en France qui crurent dur comme fer que la multirationalité était dépourvue d'existence, tant elle ressemblait, à leurs yeux aveuglés par les mécanismes mentaux qui étaient les leurs, aux rationalités juxtaposées.

Or la vérité était toute autre: Avec les rationalités juxtaposées, on était toujours dans la monorationalité cartésienne, constituée de ses quatre éléments dans un sous-système considéré, mais à côté d'autres sous-systèmes dotés des mêmes éléments, le tout tirant à hue et à dia au sein d'une même entreprise.

Même si, bien sûr, l'idée de monorationalités juxtaposées expliquait le trouble de la science des organisations et de la décision de ce temps-là.

2. LA MULTIRATIONALITÉ CONTEMPORAINE

Où en est-on aujourd'hui de ces tentatives pour appréhender la réalité confuse d'une société technologisée, aux valeurs contestées ou défendues avec autant de vi-

gueur d'un côté comme de l'autre ? Peut-on encore parler de rationalité au milieu des conflits et des déchirements et d'une crise dont on ne mesure pas entièrement les effets futurs?

En regardant de plus près ce que pourraient être les multirationalités qui animent les différentes parties d'un monde vraiment éclaté peut-être trouverons-nous une réponse.

Éléments de la multirationalité

Elle suppose d'abord l'évacuation totale de la monorationalité cartésienne, c'est à dire l'évacuation de ses quatre éléments constitutifs: linéarité, progrès, efficacité-profit et normalité. Si l'évacuation est partielle, gare au retour du refoulé qui revient en force, comme le révèle l'analyse des thèses de nombreux auteurs: De Simon à Crozier, de Lindblom et Etzioni à Ozbekhan.

La multirationalité, c'est la coexistence à des niveaux différents de rationalités incompatibles entre elles. Elle suppose donc une pensée par niveaux, comme le montre l'exemple de *Boulding*.⁹

Boulding propose, en effet, neuf niveaux qui auraient chacun leur rationalité:

- Le niveau des structures statistiques ou trames (anatomie et géographie de l'Univers, système solaire).

9. Voir sa contribution dans *Sociology and Modern System Theory*, dirigé par Buckley, Englewood Cliffs, 1967.

- Le niveau des systèmes dynamiques simples. Exemple: l'horloge. La structure théorique de la physique, de la chimie, de l'économie, tomberaient dans cette catégorie.
- Le niveau des systèmes cybernétiques ou mécanisme de contrôle. Ainsi de la transmission de l'information. Le système peut se modifier pour maintenir son équilibre.
- Le niveau des systèmes ouverts ou *self maintaining*, là où la vie se différencie de la non vie. Capacité de maintien et de reproduction.
- Le niveau des systèmes génétiques sociétaux caractérisés par l'apparition de la division du travail entre cellules: l'information est faible.
- Le niveau des systèmes animaux: Mobilité accrue. Le comportement devient téléologique. Apparaissent des récepteurs d'information spécialisés (cerveau): La causalité devient globale et structurale.
- Le niveau des systèmes humains. Ils possèdent le *self consciousness*. L'homme sait et sait qu'il sait: Langage, symbolisme, vue élaborée du temps.
- Le niveau des systèmes sociaux. C'est le rôle qui est à la base du système et non plus l'individu comme dans le système précédent.
- Enfin, le niveau des systèmes transcendants regroupant les éléments systémiques encore inexplicables (mystères de la vie et de la conscience des hommes).

De la même façon, François Jacob¹⁰ distingue au moins trois niveaux ayant chacun sa rationalité:

- Le niveau où le cadre de l'hérédité est très rigoureux et rigide.
- Le niveau de développement du système nerveux avec l'apprentissage de la mémoire, là où se relâche la rigueur de l'hérédité.
- Le niveau des relations, non plus à l'intérieur des organismes, mais entre les organismes. Ainsi des relations entre individus de la même espèce. Tendance à l'intégration toujours croissante qu'autorise le développement des moyens de communication.

La conséquence de cette coexistence à niveaux différents de rationalités incompatibles entre elles dessine assez bien une fragmentation du savoir en régionalismes et met probablement en question la cohérence du domaine scientifique. Bachelard, dans une vue quelque peu optimiste, résolvait l'irrationalité en ruptures, en déplacements de questions. En réalité, il y a bien crise car les contradictions sont insurmontables.

Veut-on une preuve de cette crise?

La question de l'interprétation du réchauffement climatique le révèle bien aujourd'hui. C'est ainsi que 2000 géophysiciens du Giec, spécialistes du climat, interprètent le réchauffement comme conséquence de l'activité humaine et de sa production de CO₂. Mais des savants

10. Dans sa *Logique du vivant*, Gallimard, 1970.

spécialistes des sciences de la terre disent le contraire (Allègre, Courtillot), tandis que d'autres encore ont une interprétation encore différente (le biologiste et épistémologue réputé, Henri Atlan, par exemple). Comment ne pas voir que le politique est impuissant face à ces différentes thèses et qu'en conséquence l'optimisme d'un Bachelard ne va pas de soi. Les conséquences de la multirationalité peuvent provoquer indécision au moins et éventuellement, à terme, anarchie et chaos: Nous voici en politique éclatée.

Conséquences de la multirationalité:

La politique éclatée

On peut introduire le sujet par un exemple qui prouve par son existence même que la raison ne l'emporte plus sur le chaos.

La crise financière de l'année 2008-2009 est la conséquence directe de la non régulation financière. Les banques les plus sérieuses se sont soumises à une dérive de l'élément profit, cherchant à spéculer sur ce qui n'existe pas. La crise américaine des surprimes entraîne alors le reste du monde dans la tourmente.

Ici c'est l'élément profit/efficacité de la monorationalité qui l'emporte sur tous les autres. Ce qui est profit pour les uns est devenu catastrophe pour le reste du monde. Au nom de la tolérance, toutes les multirationalités coexistantes sont admises sans contrôle ni surveillance parce qu'elles sont multirationalités. Crise de la multi-

rationalité. Au lieu de conduire à un relativisme bon enfant, la multirationalité mène au chaos.

Ce que cet exemple révèle surtout c'est la rémanence de la monorationalité cartésienne sous l'apparence de la multirationalité. Au moment où se déploient toutes les idées de niveaux différenciés, des nanotechnologies à la planète Gaïa, une seule rationalité, celle du profit spéculatif l'emporte cependant sur toutes les autres, conduisant la terre à une catastrophe. Rémanence et résilience de la monorationalité.

Nous sommes ici en présence d'éclats de pouvoirs et d'éclats de temps.¹¹ Qu'est-ce qui l'emportera de la raison ou du chaos?

Encore tout ceci était-il contenu dans un seul Univers ou un morceau de l'Univers qui s'appelle la terre. Mais un pas de plus dans la description et nous nous trouvons en présence d'Univers concurrents.

3. DES UNIVERS CONCURRENTS:

MONDES VIRTUELS ET RATIONALITÉS

Avec la multirationalité, nous avons fait un pas vers la compréhension des phénomènes de communication qui sont aujourd'hui au fondement de la société: nous pouvons vérifier constamment comment s'entrecroisent, s'enchevêtrent décisions et pouvoirs, dans un ballet où

11. Voir Lucien Sfez, *La politique symbolique*, conclusion, Puf, collection Quadrige, 1993.

les agents ne sont pas clairement identifiés, où les rôles s'échangent de même que les niveaux de hiérarchies. Où des mouvements de régression accompagnent de brusques changements de direction, pour ne pas dire de valeurs.

Mais comprendre les phénomènes en terme de multirationalité ne suffit sans doute pas, car cela n'exclut pas que chaque sous-système continue à travailler en "mono". Nous devrions sans doute changer de regard, et commencer par nous demander si le monde où nous vivons est bien unique ou s'il n'y a pas d'autres mondes équipés d'autres rationalités — qui ne seraient alors ni mono ni multi rationnelles, mais bien "alternes", et qu'il s'agirait d'explorer.

Ce sont des mondes où nous nous impliquons en permanence pour leur utilité et le confort qu'ils apportent à nos tâches quotidiennes. Je veux parler des mondes virtuels.

"Le" virtuel

Je prends ici le terme *virtuel* dans son acception informatique et non dans son usage plus ou moins courant de "non réel". C'est un terme qui est en effet galvaudé, et dont il est nécessaire de préciser l'usage et le champ d'exercice quand on veut l'utiliser. Le "monde" où le virtuel prend tout son sens est en fait celui de l'informatique de la cybernétique. Monde on ne peut plus "réel", et dont chacun peut attester qu'il existe bel et bien pour y avoir recours sans cesse. Dans ce monde là, "*virtuel*" désigne l'ensemble des

propriétés que présente un certain mode de communication — la communication par réseaux. Le terme “*virtuel*” désigne à cet effet le regroupement de tous les outils qui servent à la construction d’un monde que structure entièrement cette communication réseautique. Dans la mesure où les règles et les modes d’action qui y sont possibles, les propriétés de l’espace et du temps dans lesquelles évoluent ces actions sont différentes de celles que nous pratiquons quotidiennement; on peut estimer que ce monde là est “autre”. Réel, ce monde est tout aussi consistant, tout aussi structuré, et offre à l’action tout autant de possibilités de s’exercer (si ce n’est plus). Si nous faisons l’effort de penser “l’autre” comme un fait d’existence, avec ses lois autonomes et sa manière d’être tout aussi valable que la nôtre sur le plan ontologique, nous pouvons avancer dans la recherche qui nous intéresse ici, celle de la ou des rationalités en jeu. Telle que nous avons tenté de la définir ici même, la rationalité a-t-elle encore quelque chance de s’y rencontrer, et si oui sous quelle forme?

Propriétés du virtuel

Prenons les marques que nous avons déjà explorées: la linéarité, le progrès, l’efficacité, la normalité, pour les confronter avec les outils cybernétiques.

Linéarité vs réseau

Une des premières constatations à signaler, banale mais déterminante, est la structure en réseau de l’espace du virtuel qui interdit toute démarche linéaire, tant sur le

plan de la recherche que de l'action. Le réseau en effet est un outil qui transporte de l'information sur une structure multidirectionnelle faite de fils et de nœuds et dont l'image approchée serait celle d'une toile d'araignée. Chaque nœud est susceptible de capter l'information entrante et de la diffuser le long des fils de la trame, dans toutes les directions vers d'autres nœuds. Il n'est plus question de séquences d'un parcours chronologiquement espacé, mais de flux irrigant un territoire entièrement câblé ou plus exactement faisant lui-même office de territoire. Un tel dispositif entraîne de multiples changements dans la façon dont nous nous représentons nos pensées, nos prises de décision, nos actions. Et agit sur les représentations de l'espace et du temps qu'il suppose.

Progrès vs simultanéité

Ainsi le progrès, suggéré par la linéarité, comme une avancée certaine vers un but choisi, se transforme-t-il en processus ondoyant, un "*process*" susceptible de retournement et de tournants aléatoires au gré de connections souvent imprévisibles. Et, ce qui est le plus remarquable avec la distribution en flux de haut débit, c'est la quasi simultanéité du parcours: en raison de son errance, le but se découvre en chemin, sans avoir été expressément visé; la simultanéité qui fait croire à une ubiquité totale pour l'utilisateur met à mal l'idée que nous nous faisons du temps. On se souvient de la lenteur des réflexions en vue de choisir la bonne solution à un problème mûrement analysé. Rien de tel ici, toutes les possibilités sont posées

en même temps; l'effort du progrès et les valeurs qui s'attachent à l'effort: le prix de la réussite, la reconnaissance du mérite deviennent inopérants.

Profit vs économie

Ainsi, parlera-t-on encore de profit? Il faudrait en revoir le profil en termes de temps gagné ou perdu. L'efficacité du dispositif réseautique se mesure en effet en termes de gain de temps, de facilité d'accès à l'information souhaitée et à la possibilité d'orienter sa recherche à travers une multitude de données et de projets. Ce sont donc les liens entre les possibilités de réponse, permettant une navigation rapide, qui sont chargés d'assurer la rentabilité du dispositif.

Plus il y a de liens entre différentes sources d'information, plus la recherche sera riche en termes de possibilités; de plus, en se multipliant, ces liens finissent par former eux mêmes une entité autonome, un produit ou, comme on dit, une réalité augmentée. On voit que "profit" a ici une toute autre acception que celle que lui prête l'économie classique: la valeur se calcule non en comptant les résultats acquis, mais en envisageant, sans les comprendre tous, l'ensemble des liens qui pourraient être exploités.

Normalité vs autonomie

Il était déjà périlleux de définir la normalité dans le schéma cartésien de la rationalité, mais au moins pouvait-on établir qu'un comportement "normal" devait

s'approcher le plus près possible du modèle proposé par les trois précédents critères: linéarité-progrès-profit. Un rien tautologique — elle n'était que la répétition mise en forme de ces mêmes critères — cette notion avait pour mission de les maintenir et d'en garantir l'intégrité. Avec le monde virtuel, elle doit donc se transformer en même temps que ces critères mêmes. On peut dire alors que la normalité dans le monde du virtuel consiste à s'assurer de la conformité des comportements avec les lois structurelles du monde dans lequel ces comportements ont à s'exercer.

Pour donner un exemple de ce que pourrait être un comportement "normal" dans l'espace réticulaire du web, on pourrait s'interroger sur la forme que devrait y prendre toute œuvre: il est anormal en effet qu'elle y soit présentée statiquement, comme si on avait affaire à une galerie urbaine, immobile, alors que la propriété première du réseau est la mobilité, le flux, l'incessante variation des données. Il serait "normal", en revanche, qu'une œuvre du *netart* ne soit pas un travail réalisé au dehors et ensuite exhibé sur le net, mais produite avec ses outils comme une émergence manifeste de ce monde.

Correspondance et cohérence d'une production (que ce soit un objet, un comportement) avec les propriétés de l'espace où elle émerge, telle est la définition d'une normativité *a minima* que l'observation du réseau planétaire nous incite à proposer.

Or c'est à un tout autre constat que nous avons à faire; il semble, en effet, qu'avec les mondes virtuels nous nous trouvions en face d'une construction à étages où les niveaux sont en contradiction, et ceci non pas pour des objets ou systèmes espacés pour lesquels la rationalité s'éparpillerait pour ainsi dire en fragments mais à l'intérieur et dans l'intimité d'un même dispositif.

Des rationalités locales non partagées

Ce dispositif, tel que nous venons de le décrire, a sa rationalité propre: celle-ci se trouve dans la façon dont il est construit et se présente comme cohérence interne qui fait de ce monde une entité autonome. Un univers à part. Nous pourrions bien dire, en employant le langage des informaticiens,¹² que nous sommes en présence d'une véritable ontologie, l'être du virtuel étant tout entier compris dans les outils qui servent à en élaborer la forme. Quand nous entrons dans un tel monde, en effet, la simultanéité, le *process* toujours inachevé et l'existence de possibles en nombre illimité abolissent, ou mettent de côté les principes qui régissent le monde où nous vivons communément. Tout au moins, c'est ce qui devrait se passer. Or il n'en n'est rien. Au sein même de cet univers qui manifeste vis à vis de la monorationalité classi-

12. Voir Fabien Gandon, *Ontologies informatiques*, <http://interstices.info/ontologie>. Voir aussi: T. R. Gruber, "Toward Principles for the Design of Ontologies Used for Knowledge Sharing", *International Journal Human-Computer Studies*, 1995.

que une indépendance certaine, une rationalité “autre”, on trouve un niveau décalé qui répond, lui, aux normes et critères de la monorationalité. Le modèle multirationnel qui s’appliquait à des objets différents, en assurant à chacun une rationalité locale, est en quelque sorte réitéré ici, mais il est mis au service d’un seul objet, soumis à des régimes différents. Comment cela se peut-il?

Une monorationalité résiliente

Tout se passe comme si le cybermonde, auquel nous participons activement sous l’espèce de l’Internet pour toutes sortes de tâches habituelles, se composait de deux couches: l’une superficielle et maniable, l’autre plus profonde et pour sa plus grande partie inconnue.

A la surface, et nous le voyons sur l’écran, s’affichent les points d’accès au monde info-réseautique. Tout y est fait pour rendre accessibles les secteurs visés, avec une grande visibilité des liens qui les relient et les font émerger, et toute la boîte à outils qui s’appellent et se corrigent les uns les autres. Ergonomiques, efficaces et sans cesse à l’affût de nouveaux raccourcis, les ordinateurs répondent aux besoins et aux habitudes du monde de la vie de manière parfaitement (mono) rationnelle et maîtrisée. A tel point qu’on se demande rarement si le monde qui s’ouvre devant l’usager est un “autre” monde. Il s’agit plutôt pour l’internaute d’une colonie et de la colonisation d’un espace un peu mystérieux, mais largement domestiqué, et qui ne serait pas d’une autre sorte que la *terra incognita* pour les navigateurs du Moyen Âge. A

la surface, donc, le réseau fonctionne à la linéarité, à la normalité (on façonne des normes), au progrès (la technologie va son train), à la rentabilité (les entreprises se livrent une bataille sans merci). On reproduit les us et coutumes du monde habité comme dupliqué à la mesure de ses propres désirs et on engrange des profits comptés en dollars (réels) comme c'est le cas dans les jeux en ligne massivement multijoueurs (MMOG): une économie parallèle se dégage, autant, si ce n'est plus attractive que les jeux d'argent habituels.

Ainsi ce monde "autre" qu'est cependant le cyberspace se présente comme une imitation poussée de notre monde terrestre et fait tout pour faire oublier qu'il est, justement, autre. C'est que le danger est grand qu'il soit considéré comme ne faisant pas partie de la réalité vraie, et tenu pour responsable de graves déviations de comportement par rapport à la "normalité" qui tient toujours le monde dit "réel" sous sa coupe.

On comprend mieux dès lors les conflits entre les tenants d'une censure, voire d'une répression, en tous cas d'une forte surveillance qu'une société normative exerce sur ces dangereux espaces où rien de ce qu'elle révère ne résiste et ceux qui s'efforcent d'appliquer les règles qu'ils estiment conformes à la structure du cybermonde.

La rationalité locale du monde virtuel est confinée dans le sous-sol, dans le *basement* de l'édifice rentable du e-marché et fonctionne à l'aveugle, de manière quasi autonome, sans lien avec la rationalité du dessus qui l'ignore.

La superposition de ces deux rationalités n'est pas comme nous l'avions vu tout à l'heure: un essai approché à la Bachelard de rendre compte d'une réalité manifestement confuse, ni non plus une tentative de faire tenir ensemble des fragments épars de rationalités diverses; c'est une séparation voulue, maintenue, résiliente, qui interdit toute mise à jour d'un appareil cognitif et expérientiel alterne.

Le parcours que nous avons entrepris sur les diverses formes de rationalité qui se sont succédées comme autant de tentatives pour comprendre les rapports des hommes entre eux et avec leur environnement politique et social, espérant chaque fois trouver un système explicatif suffisamment souple pour saisir la complexité de ces rapports et aider à s'y retrouver, est apparu en définitive comme une longue fuite en avant, jusqu'à s'échouer sur le dernier obstacle: l'existence d'un univers tel qu'il ne peut être pensé dans le cadre des principes qui sont les nôtres. La réaction se traduit par un retour à la bonne vieille monorationalité: normalité et profit prennent l'avantage.

Se révèle ainsi la présence d'un invariant. Dans la pratique, qu'il s'agisse des rationalités juxtaposées, des multirationalités, ou de la double rationalité des mondes virtuels, la monorationalité est toujours là, sous-jacente et insolemment intacte, malgré toutes les critiques et l'évidence de la réalité.